

clément
ribes

cales



mille images
de jéréemie

clément
ribes

cales



mille images
de jérémie

clément ribes

mille images de jérémie

roman

verticales

« Mais peut-être n'ai-je pas tout dit de la vie plastique. »

Henri Michaux,
La Vie dans les plis

I

1. Le nom d'une personne peut être déjà une image : j'écris le nom de Jérémie et je vois ses longues mains pleines d'angles sortir des lettres, ses doigts effilés qu'on aurait dits créés pour la prédation, ses ongles nets et entretenus avec soin qui différaient tant des miens, tout comme se distinguait du mien son air toujours tordu – son corps compliqué à défaut d'être complexe.

2. J'arrache le morceau de feuille volante sur lequel je viens d'écrire, et tranche du même coup dans mes mots : ce nom de Jérémie, je le mâche pour en faire une boule de papier mou au goût d'encre, je le tourne dans ma bouche de la même manière qu'en d'autres temps, dans d'autres circonstances, je l'aurais prononcé pour le plaisir d'en entendre les syllabes, pour avoir la certitude de posséder un peu de lui au creux de mes joues.

3. Quand je me prenais à mentionner l'existence de Jérémie dans des conversations, j'avais à son égard le même rapport que les romanciers envers leurs personnages, que certains artistes, plus généralement, à leur création : une croyance enfantine en leur propre pouvoir et en leur empire sur les choses et les êtres.

4. L'image de Jérémie était alors incomplète – convoquée dans le seul but d'en faire mon esclave.

5. Première image de Jérémie – celle qu'il m'envoya sur une application de rencontres, et qui le montrait face à son miroir, torse nu, vêtu d'un simple jean dans lequel il flottait presque, ses côtes visibles sous l'enveloppe d'une peau paraissant d'autant plus fine que ce qui signale habituellement un corps

d'homme – la graisse, les muscles, les poils – en était absent. Jérémie avait l'air d'un squelette, mais d'un squelette en bonne santé.

6. Jérémie ne souriait pas, ce qui n'entamait pas la sympathie que dégageait ce garçon reflété dans un miroir, debout, pieds nus sur un parquet en point de Hongrie, dans un appartement qui devait ou pouvait être le sien, et qui était curieusement vide sans paraître désolé – un peu comme lui en somme.

7. Pendant quelques jours j'ai gardé dans la mémoire de mon téléphone cette photo de Jérémie, y revenant de temps en temps comme pour m'assurer qu'elle existait bien, que cet homme existait bien et qu'il n'était pas la création spontanée de ma rêverie – comme pour avoir la dernière certitude qu'à un moment récent de ma vie, une conversation écrite avait eu lieu entre ma personne et un homme qui ressemblait à Jérémie, et qui portait même son nom.

8. La mémoire de mon téléphone me semblait moins faillible, plus fiable que la mienne, et cet objet posé sur ma table de chevet m'apparut bientôt – dans sa netteté, son évidence, sa matérialité – telle une excroissance tangible de mon cerveau : il renfermait en son sein des galeries entières de souvenirs où des garçons s'intercalaient entre des déjeuners, des couchers de soleil, des listes de courses ou des chats – autant de corps, de visages, de prénoms que j'avais oubliés et qui, par la soudaine apparition de Jérémie dans ma vie, devenaient comme ses synonymes, incarnations factices qui convergeaient vers lui et son image : tous s'appelaient soudain Jérémie.

9. Je me masturbais beaucoup, plusieurs fois par nuit, après avoir passé longtemps à chercher sur mon téléphone le film pornographique parfait pour mon excitation ; mes mains effectuaient alors le va-et-vient hérité de l'espèce, et quand je me sentais proche de venir je coupais le film pour afficher sur mon écran l'image de Jérémie, afin qu'au moment de l'éjaculation quelque chose de mon désir se cristallise en elle.

10. Il n'était pas rare qu'en ces moments-là je fasse parler Jérémie dans ma tête et lui mette dans la bouche ce genre de mots orduriers dont on pourrait

croire qu'ils ont été créés dans l'unique but de faire gonfler mon sexe.

11. Quand nous aurions ensuite des conversations Jérémie et moi, les paroles que je lui avais prêtées faisaient un bruit de fond à nos messages, et les coloraient d'une vague tension sexuelle que j'étais le seul à percevoir – un langage codé dont j'aurais été le seul locuteur.

12. Derrière l'image propre de Jérémie se trouvait son image sale.

13. Elle était de mon invention – peut-être.

14. La photo de Jérémie me donnait quelques indices sur le type de garçon auquel je m'adressais : citadin, trentenaire, à l'aise dans une époque qui ne réprimait pas sa nostalgie des années 80 (la coupe de son jean, droite et large ; sa couleur, plutôt bleu pâle), probablement camé ou consommateur occasionnel de drogues, possiblement artiste ou avec la velléité de l'être – en somme, il n'était pas étonnant que l'image de Jérémie me plaise, car c'était le type de garçon qui m'avait toujours rendu fou.

15. D'autres hommes m'envoyaient des photos d'eux, des photos plus explicites que celle de Jérémie, et que je ne pouvais m'empêcher de comparer à la sienne : je jugeais durement ces êtres qui s'offraient à moi sans aucune pudeur, exposant la lourdeur de leur sexe ou de leurs parties en trop gros plan, sans parler de leurs fesses – un étalage de chair en comparaison duquel la simplicité de Jérémie, la délicatesse de sa pose qui ne posait pas, la façon qu'il avait d'être à demi nu sans jamais donner le sentiment de sa nudité se retrouvaient comme renforcées – l'envers joyeux d'une trivialité malade.

16. En un sens l'image de Jérémie était ce nord qui attire les aiguilles des boussoles, et qui m'assurait qu'au milieu du maelström une destination était possible, pour peu que je me décide à la suivre – mais le souhaitais-je vraiment ?

17. J'avais alors une fascination pour le cul des hommes, qui ne m'a pas quitté d'ailleurs, comme si c'était par là et non par leur regard qu'il fallait les

observer – et c'était justement ce que Jérémie me refusait : ma pensée s'y logea donc de manière immédiate.

18. Quand nous échangeons des messages, je n'avais pas l'image de Jérémie sous les yeux : son avatar affichait un paysage de bord de mer dont j'ignorais s'il l'avait pris lui-même lors d'un voyage.

19. Quand je lui posai la question, il répondit : « Non, mais... Peu importe. L'essentiel est que je me reconnaisse dans cette photo. »

20. Je rêvai instantanément à d'immenses bords de mer.

21. Je fis une capture d'écran du bord de mer en question, le téléchargeai sur Google Images et, grâce à la recherche d'images inversée, eus la réponse à cette question que je ne pensais pas me poser : la photo avait été prise à Hendaye, une ville où je n'avais jamais mis les pieds, et illustrait un article fort convenu, l'un de ces marronniers locaux dont la presse régionale a le secret (en l'occurrence : les horaires des marées) et qui me passionna soudain malgré (ou à cause de) sa banalité – c'est que cet article avait eu, un jour, un rapport avec Jérémie et qu'il devenait pour moi indissociable de lui, que j'imaginai dorénavant flotter près du vieux casino de cette station balnéaire.

22. Hendaye n'avait pas l'air d'une ville très passionnante.

23. Le sentiment qui me saisit sur le quai de la gare fut peu ou prou semblable à celui qui s'emparait de moi quand mes parents me déposaient, enfant, sur la banquette molle d'un train couchettes qui devait m'envoyer à Nice chez mes grands-parents ; un état où l'aventure, l'inconnu et le danger étaient des mots désignant tour à tour une même réalité – pourtant rien dans la scène, ni les portiques automatisés activés au smartphone, ni les adolescents aux casques vissés sur les oreilles, ni même la rondeur colorée des sièges, ne rappelait les compartiments, les couchettes dépliées du mur, l'air de secret confiné qui régnait sur les trajets ferroviaires des années 90. Ces épisodes d'enfance m'apparaissaient à présent comme une légende que je doutais d'avoir vécue et qui conférait à mon voyage le romanesque dont il était privé.

24. Je regardais le paysage défiler, cette France qui se ressemble de Tours à Angoulême, en répétant dans ma tête : « Je vais voir Jérémie » – je me rendais compte que je n'avais encore jamais vu un nuage stagner au-dessus d'un champ.

25. J'avais réservé une nuit dans un hôtel d'Hendaye, pas très loin de la mer. Comme ce n'était pas la pleine saison, il régnait sur les lieux une atmosphère qu'un autre que moi aurait désignée sous l'expression « laisser-aller » : dans la salle du restaurant, quelques tables étaient dressées pour les clients de passage, les autres étaient regroupées dans un coin, sous une télévision qui dégueulait son flot d'informations ; le comptoir de la réception, à côté duquel trônait un présentoir de brochures touristiques aux couleurs délavées, était vide de toute présence humaine ; une odeur de détergent synthétique tentait en vain de masquer celle, plus profonde, plus présente, plus essentielle, caractéristique des villes de bord de mer : cette odeur d'humidité et d'algues aux relents glauques d'aquarium. Un aquarium soulignait justement la démarcation entre le lobby et le restaurant, et je me suis mis à examiner ses poissons perdus gobant par moments les granulés de leur sol – comme si tout cela m'avait intéressé.

26. La présence de cet aquarium avait tout l'air d'un pléonasme.

27. Une femme molle, lente, moelleuse, m'indiqua les horaires du petit déjeuner et j'avais beau répéter que je ne restais qu'une nuit, elle persista à m'expliquer en détail les clauses du règlement intérieur, sans remarquer (ou en faisant semblant de ne pas l'apercevoir) la main que je tendais pour lui implorer l'aumône de ma clef de chambre – sans doute trouvait-elle dans l'énumération de ces consignes le réconfort d'une conversation qu'elle n'avait pas (ou plus) par ailleurs, et lui étais-je apparu comme le divertissement de sa journée, une proie qu'elle ne comptait pas laisser partir avant d'en avoir tiré tout le jus – dans l'aquarium, les poissons tournaient toujours en rond ; sur l'écran de la télévision, un bandeau défilant annonçait une énième allocution du président de la République française.

28. Toute chambre d'hôtel est une photographie, et malgré son absence totale de pittoresque ou de caractère, la chambre d'hôtel d'Hendaye fut pour moi l'un de ces clichés dont il se dégage une mélancolie froide et calme, une sérénité qui tient à l'esseulement, un état de repos du corps et de l'esprit qu'on ne trouve que dans les lieux de passage. Elle était meublée très sommairement – un lit, un bureau avec cafetière électrique, un placard avec coffre-fort, un fauteuil destiné à l'ornementation ou à recevoir les manteaux – et cette simplicité, loin de me décevoir, me rassura – comme si tout était en ordre – comme s'il existait un ordre clair aux choses – comme si moi-même, au sein du monde, j'avais une place et une fonction, et qu'il me suffisait d'entrer dans l'espace quadrilatère de ma chambre d'hôtel pour les occuper. J'étais enchanté. Je respirais mieux.

29. La qualité de silence propre aux hôtels – pas un plus grand silence, mais une propriété du silence dans laquelle tous les bruits sont absorbés – et qu'on entend.

30. Je me suis posté devant les fenêtres en m'imaginant un photographe, les yeux rivés à l'écran de son appareil, m'ordonnant d'effectuer des poses depuis un coin de la chambre. J'étais, à cet instant précis où je me postai devant la vitre froide de la chambre d'hôtel, dans la photographie de ma vie.

31. Je restai seul dans le noir de la chambre, allongé sur le lit, sans avoir tiré les rideaux. La lumière du ciel, plus claire, dessinait sur la cloison un rectangle qu'on aurait dit creusé dans l'obscurité, et même si je ne pouvais rien apercevoir de l'extérieur depuis le lit, je savais que dehors, depuis ces fenêtres précisément, il n'y avait rien à voir de plus intéressant que les répétitions de la mer. Je me livrais à des rêveries géométriques ; aussi, pour passer le temps, envoyai-je un message à Jérémie – espérant une réponse, comme si ma présence à Hendaye pouvait, ou devait, imprégner notre conversation d'une intimité plus grande que celle des corps.

32. Jérémie m'envoya une deuxième photo.

33. À l'excitation d'avoir reçu une nouvelle photo de Jérémie se mêla un autre sentiment, l'anticipation d'une déception qui ne manquerait pas d'arriver et qui me retint d'ouvrir le message. Je préfèrai enfouir mon téléphone sous l'oreiller dur et rêche. J'espérais qu'il puisse me protéger de cette déception future émise par mon téléphone portable en même temps que ses ondes.

34. Je me représentais la nouvelle image de Jérémie comme une information spectrale, translucide, brumeuse, impalpable, désincarnée et irréelle, flottant quelque part au-dessus de mon corps fatigué allongé sur le lit, prête à rentrer en moi par n'importe lequel de mes orifices mais surtout par cette bouche qui ne pouvait s'empêcher d'inspirer – somme toute, je touchais du doigt la paralysante angoisse des complotistes persuadés d'être menacés par tous et tout : les traces dans le ciel, les ondes, l'empoisonnement des eaux, les puces que des gouvernements criminels ont mystérieusement insérées sous leur épiderme.

35. Cette image potentielle de Jérémie m'accompagna longtemps de son spectre lors de cette soirée où la lumière décroissait à vue d'œil, où le bruit lointain de la mer, à force de répétitions, ne se faisait plus entendre, était devenu comme la base et le second plan de mon existence, un écran blanc de cinéma toujours là, en attente qu'on y projette des images, du mouvement, un visage – il est possible que le spectre de Jérémie qui flottait dans ma chambre allât s'incarner dans l'eau de l'océan, sa physionomie épousant ou se disloquant dans les vagues, avant de réapparaître, toujours mouvante entre deux crêtes d'écume.

36. Je caressais le mot d'écume, je le portais comme on porte un seau, à bout de bras ; je me demandais ce qui reste d'un corps qu'on a aimé puis ce qui reste d'un homme qu'on a aimé et qui est mort – l'écume de lui qu'est son nom, puis je me demandais si l'on pouvait avoir déjà le regret ou le souvenir d'une histoire d'amour qui n'avait pas encore eu lieu : c'était presque mon cas, j'avais déjà la nostalgie de ce futur possible, comme s'il était un passé.

37. Il est probable que je me sois endormi cette nuit-là, dans cet hôtel humide, sans avoir allumé mon téléphone pour consulter la photo envoyée par

Jérémie – l'inverse l'est tout autant.

38. Le sommeil a quelque chose de différent dans les hôtels. Ce n'est pas comme dormir chez des amis, loin de son lit, ou dans sa famille, de retour dans la maison d'enfance. Même incomplète, encombrée de ces réflexes de pudeur qui font que l'on ne s'y dévoile jamais tout à fait, l'intimité y reste de l'intimité, on s'y endort avec la certitude de se trouver quelque part. Quand on dort dans un hôtel, on ne dort nulle part, on dort dans la vue aperçue à travers la baie vitrée, on dort dans l'entièreté d'une ville.

39. Je me suis réveillé tôt le lendemain.

40. J'ai senti vers la paroi arrière de mon crâne comme un bourdonnement assourdi par l'oreiller rêche, qui m'a d'abord fait penser – ou bien mon rêve finissant l'avait-il incorporé et transformé dans son récit – à un tremblement de terre imperceptible, une activité tellurique qui ne serait sensible qu'à Hendaye et qui me rattachait, d'un coup, au cours général du monde – mais non, il s'agissait simplement de mon réveil laissé à son horaire habituel – lequel venait tout de même de me ramener à la vie commune – à Hendaye, au bord de mer, à Jérémie.

41. Jérémie était un séisme enfermé dans la coque métallisée de mon portable.

42. Mon téléphone tremblait.

43. J'ai enfoncé mes pieds nus dans mes lourdes chaussures noires et je suis descendu, le visage bouffi, dans le lobby de l'hôtel. Il n'y avait personne derrière le comptoir, mais je percevais la présence d'un être enfoui quelque part dans une vase de silence. Des bruits d'assiettes qu'on sort de leur vaisselier me parvenaient de la cuisine.

44. Devant l'hôtel, j'ai allumé une cigarette en craignant de prendre froid.

45. En haut, dans ma chambre, mon téléphone ne tremblait plus.

46. Soudain j'étais sans nécessité dans une ville inconnue. Je ne savais pas si c'était là un sentiment désagréable ou non. Cette hésitation était pareille à la première cigarette de la journée – agréable, ou non ?

47. Revenu dans ma chambre, j'ai sorti le téléphone de sous l'oreiller, et je l'ai regardé comme une chose trouvée par terre dépourvue d'utilité – un chausson d'enfant détaché du pied qui le remplissait quelques instants plus tôt, le morceau déchiré d'une liste de courses ou d'une lettre.

48. L'écran de mon téléphone affichait la photographie d'un garçon dont j'inférais qu'il était Jérémie et qui, pourtant, ne l'était pas. Enfin, les traits étaient les mêmes, la physionomie semblable, l'allure générale aussi, mais quelque chose différait, comme sur ces photocopies de photocopies qui, à force de se succéder, estompent tous les contours et jusqu'à la ressemblance à leur original.

49. Il en est de même pour les captures d'écran de capture d'écran de capture d'écran de capture d'écran. L'image perd peu à peu en définition jusqu'à ne devenir qu'une accumulation de pixels grossiers d'où n'émerge que rarement une photographie exploitable.

50. Ce fut l'effet que me fit la deuxième image de Jérémie. Pourtant elle n'était pas photocopiée.

51. J'y retrouvais le garçon maigre, maigre à la limite de la disparition, qui m'avait tant fasciné la première fois ; mais je découvrais également certains détails qui m'avaient échappé : un grain de beauté près de la lèvre, le fait que son œil gauche était légèrement plus petit que le droit et presque un peu plus bas – une dissymétrie qui, loin de lui nuire, donnait à sa beauté cette qualité qu'ont les ruines de laisser apercevoir, dans ce qui n'en est qu'une version altérée, la possibilité d'une splendeur.

52. Cette nouvelle image donnait à l'image mentale que j'avais de Jérémie un cachet, ce surcroît de sens qui ne s'exprime que par des comparaisons.

53. J'étais frustré de ce que cette photo ne laissât apparaître que son visage, là où la première l'avait capturé tout entier – corporellement j'entends, car j'avais beau avoir remplacé Jérémie par son image, la photographie est un art qui ne capture rien en prétendant tout saisir.

54. La deuxième image était suivie de plusieurs messages.

55. Jérémie s'enquêrait de ma situation : que faisais-je ? Pourquoi restais-je silencieux ? Autant de questions qui s'étaient succédé assez vite avant de se faire plus rares, de se réduire à de simples mots, à des émojis désemparés et finalement à des points d'interrogation ou de suspension qui ne masquaient plus la nature négative de ses sentiments : déception, attente, frustration, incompréhension – un mélange de ces réactions-là et de bien d'autres que je recevais au même moment, là où lui les avait vécues de manière distincte et progressive et qui, parce qu'elles me parvenaient dans l'instantanéité d'un instant, me touchaient bizarrement, comme un roman de cinq cents pages résumé en un paragraphe – autant de choses en si peu de mots rend les événements futiles, illogiques et tristes.

56. Dans ces situations, les émojis ont toujours quelque chose de désemparé : je regardais les globes jaunes et essayais mentalement de les remodeler pour y plaquer la physionomie du garçon dont les doigts les avaient convoqués : Jérémie avec un monocle, l'air dubitatif ; avec une main posée sous le menton comme un penseur qui ne sait pas interpréter mon silence ; le visage de Jérémie, deux > < à la place des yeux et une vaguelette en guise de bouche, qui me témoignerait, dans le vide hypertechnologique de la téléphonie, quelque chose de l'ordre de l'agacement.

57. Tout m'intimait de répondre au plus vite : un autre que moi se serait excusé sur-le-champ et aurait rattrapé le coup – on ne prend pas le risque de laisser filer un aussi beau garçon, on le ferre, on craint qu'il ne rejoigne un peu trop vite la grande mer et l'océan, et qu'il aille trouver de quoi se nourrir au fond des eaux, en ces lieux mythologiques où la lumière n'existe plus, où les

poissons sont fluorescents et où, dit-on, les monstres des cartes anciennes vivent à l'abri des regards humains.

58. Je n'aimais pas nager dans la mer par crainte de sentir, alors que je n'avais plus pied, glisser contre mes jambes l'un de ces corps visqueux, froids, gluants, sinueux et comme serpentins, que j'imaginai peupler les océans et dont l'hypothétique présence contre ma peau, terrifiante, suffisait à me dissuader de me livrer aux plaisirs balnéaires.

59. J'étais toujours complètement habillé sur les plages où des corps nus s'étendaient tels des petits pains gonflant dans le four des boulangers.

60. Sur une photo on me voit songeur regarder les vagues, vêtu d'un manteau long et de bottes noires, en plein été.

61. Il est probable qu'au moment où cette photo fut prise j'imaginai ce que deux hommes, la nuit, pouvaient bien faire à l'abri des rochers qui bordaient la plage.

62. Quand je sortis de l'hôtel et me mis en route, des images me vinrent à l'esprit : une silhouette dans un film qui s'efface un peu plus à chacun de ses pas, et finalement disparaît pour de bon, comme volatilisée, absorbée tout entière dans le décor – un fantôme. Je n'avais pas pour projet de mourir ; mais l'humidité froide de ce bord de mer, sa présence tactile, me donnait l'impression de m'enfoncer petit à petit dans l'eau, au point de la rejoindre – métaphoriquement d'abord, avant le face-à-face avec elle.

63. Le jour était d'un bleu mi-translucide mi-profond, un mélange des deux où l'un et l'autre se révéleraient selon l'angle d'observation. Un peu comme ces moments de la journée où le jour tient à ne pas finir – sauf qu'on était le matin.

64. Je n'étais pas habitué aux décors de bords de mer. Ils ne m'avaient jamais réellement attiré et possédaient, à mes yeux, ce je-ne-sais-quoi d'inquiétant, de mystérieux, une forme amoindrie du danger liée à la crainte que mon corps

décide de lui-même de se diriger vers l'eau. J'avais peu pratiqué les plages d'été aux odeurs de monoï, la lassitude des corps mous abandonnés au vieillissement prématuré, le soleil immobile et les vagues fracassées sur les chairs des enfants. Et si j'avais vécu cela, je n'en avais aucun souvenir, tout comme je n'avais aucun souvenir de ces mêmes lieux aux premières heures du jour, cet état d'affairement en sourdine, cette préparation à la préparation – les boutiques de plage ouvrant à peine leur rideau, les vendeurs de churros aux auvents encore baissés, les rares points humains saupoudrant les grandes étendues de sable et qui s'aventuraient dans l'océan non par loisir, mais par hygiène de vie – ce genre d'êtres qui ont des principes imperméables à la météo marine.

65. Je n'avais jamais vu, donc, le matin se lever à Hendaye, ni à Marseille, ni à Arcachon, ni dans quelque ville que ce soit où les vacanciers se précipitent l'été, obéissant au souvenir lointain de l'espèce – au rappel millénaire de notre évolution.

66. Tout en marchant, je me disais *Je n'ai jamais vu le soleil se lever sur Hendaye ni sur Arcachon* et j'écrivais cette phrase dans ma tête, *je n'ai jamais vu le jour se lever sur la mer ni sur aucun littoral*, et tandis que mes pas me menaient toujours près du bord de l'océan, je m'émerveillais du mot *littoral* et de sa beauté, sans savoir si celle-ci provenait de mon manque de familiarité avec lui, ce mot, ou avec cette réalité qu'il désignait, du littoral.

67. Je pensais à ces gens qui disent *Un jour nous irons voir la mer*, à ces parents pauvres qui promettent à leurs enfants de les emmener un jour voir la mer en sachant bien que ce jour ne viendra probablement jamais, à ces publicités dans le métro qui affirment que x enfants sur dix ne partent jamais en vacances, et à l'attrait qu'a sur nous le simple mot de *mer*, les seules mentions de l'océan, ces grands espaces mythiques vers lesquels nos vies semblent se diriger en secret, mues par une fatalité dont on ignore l'origine.

68. Je repensais à la phrase entendue dans un dessin animé, de la bouche de l'héroïne, phrase qui à chaque nouveau visionnage me plongeait dans une rêverie triste, un calme vaguement languide que je n'ai jamais su m'expliquer : *Il y a un village ça ressemble à la mer*, phrase dont l'étrange construction

grammaticale me faisait regretter de ne pas connaître le japonais pour pouvoir en décortiquer la version originale.

69. Je marchais donc vers Hendaye, je marchais vers la mer, vers l'océan, dans une ville qui ne ressemblait pas, mais alors pas du tout à la mer, bien au contraire : une ville de béton, une ville terrestre, une ville sûre d'elle et sans aucune fluctuation ni mouvance. Une certitude, la certitude d'Hendaye.

70. Elle n'avait rien d'un château de sable qui s'effondre sur lui-même à la première marée.

71. J'ai longé la promenade du bord de mer, et j'ai reconnu, au loin, un grand bâtiment qui me parut être celui de l'avatar : sa silhouette était floue dans la distance, mais sa forme, sa présence massive et néanmoins fantomatique ne me laissaient, au fond, aucun doute, j'espérais, en me rapprochant, voir peu à peu se préciser tous les détails de son architecture jusqu'à obtenir de cet édifice un portrait exhaustif, un peu comme un objectif se met au point sur l'objet qu'il capture.

72. Ce fut ce qui arriva.

73. Une fois passé le bâtiment en question, j'allais avoir devant les yeux le tableau que Jérémie avait utilisé pour illustrer son profil, c'était sûr : le même angle, le même paysage, avec un peu de chance les mêmes couleurs. L'édifice dominait de sa présence la plage tout entière – les alentours paraissaient converger vers lui, de sorte qu'il n'avait plus l'air d'un bâtiment avec murs et fenêtres, mais d'un symbole, d'une création de l'esprit apparue ou écrasée là à la grande stupéfaction des passants.

74. S'il avait été invité à un mariage, à une réception quelconque dans un cadre professionnel, cet édifice aurait été présenté comme une « pièce rapportée », un étranger à la famille et à ses *private jokes*, ou quelqu'un qui ne maîtriserait pas le vocabulaire ambiant, dont on se demanderait s'il ne s'ennuie pas terriblement en avalant sa coupe de champagne – mais un bâtiment ne consomme pour ainsi dire jamais d'alcool en public.

75. Et puis, ensuite, je l'ai vue : cette image tant de fois regardée était maintenant devant mes yeux, offerte à mon regard et, semble-t-il, n'attendait que moi – en tout cas c'est cette phrase qui se logea dans ma tête, *elle n'attendait que moi*, comme si j'étais la seule personne en mesure de comprendre ce paysage, de percevoir en lui une vérité à côté de laquelle passaient les autres, ou qu'ils négligeaient sans même en avoir conscience.

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Titre

Exergue

I

Copyright

Présentation

Achévé de numériser



26, rue de Condé, 75006 Paris
www.editions-verticales.com

Illustration de couverture :
Jean Claracq, *Pastime Paradise* (détail), 2019 © Galerie Sultana.

© Éditions Gallimard, août 2024.

clément ribes
mille images de jérémie

« Le visage de Jérémie était si insaisissable qu'on l'aurait dit en permanence nimbé d'une brume ou d'un brouillard : je tentais parfois de photographier cet homme sur le vif, mû par une forme d'urgence à garder des traces, des preuves. Le résultat était toujours décevant, quand il n'était pas un échec en bonne et due forme – le visage n'était pas complètement flou, mais quelque chose de sa physionomie échappait, il y avait sur ses joues, ses lèvres (sans parler des yeux), comme un tremblement léger qui empêchait qu'on reconnaisse tout à fait Jérémie, et quand je croyais le prendre en photo, je ne prenais en réalité que le tremblé de son absence. »

En se remémorant les moments vécus avec un ancien amant, le narrateur tente de percer le mystère de Jérémie. Qui était cet homme qu'il ne connaissait pas vraiment, et qu'il a aimé, peut-être ?

Clément Ribes est né en 1989. *Mille images de Jérémie* est son premier roman.

Cette édition électronique du livre
Mille images de Jérémie de Clément Ribes
a été réalisée le 19 juin 2024
par les [Éditions Verticales](#).

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073068408 – Numéro d'édition : 631678).

Code produit : Q06584 – ISBN :9782073068415
Numéro d'édition : 631679.

Le format ePub a été préparé par Entrelignes (64)
à partir de l'édition papier du même ouvrage.